



Sans concession

PAR FLORENCE BELKACEM

Patrick Chauvel IL EST L'ARCHÉTYPE DU PHOTOREPORTER BAROUDEUR. SES PREMIERS CLICHÉS, IL LES A PRIS AU VIETNAM, EN 1968, À 18 ANS.

« N'IMPORTE QUI NE PEUT PAS S'IMPROVISER PHOTOGRAPHE »

VSD. Aujourd'hui n'importe quel citoyen peut s'improviser reporter ou photographe avec son smartphone. Avez-vous le sentiment d'être le dernier des Mohicans ?

Patrick Chauvel. Pas du tout. Car n'importe qui ne peut pas s'improviser photographe.

VSD. Non ? Pourtant, les images qui ont marqué l'année 2012 – comme la mort de Kadhafi – ont été prises par des anonymes.

P. C. Les photos qui sont sorties dans la presse étaient celles de professionnels. La vidéo, c'est un appoint, ça fait partie d'une chaîne. Avant, les gens nous appelaient pour nous dire « venez, il se passe quelque chose chez nous ». Aujourd'hui, ils font eux-mêmes des vidéos et des photos. Mais il faut toujours qu'une source indépendante vienne vérifier. Et ça, c'est notre boulot.

VSD. Donc, vous ne direz jamais

« le téléphone portable m'a tué » ?

P. C. Ce n'est pas parce qu'on a un téléphone qui prend des photos qu'on devient grand reporter. Disons que certaines vidéos sont des témoignages, mais jamais des preuves. Alors que nous, on certifie les images qu'on prend.

VSD. Mais aujourd'hui, c'est l'image immédiate qui fait exister le fait.

P. C. Je ne suis pas d'accord. L'image, encore une fois, est toujours fabriquée et elle est le résultat d'un travail d'équipe. Moi j'ai besoin de Rémy Ourdan, grand reporter au *Monde*, et lui a besoin de moi pour faire un bon reportage.

VSD. Les médias ou la presse écrite ont de moins en moins d'argent. Ils utilisent de plus en plus de photos gratuites.

P. C. Je m'inscris en faux. Je vis bien de mon métier.

VSD. Alors, vous êtes l'exception qui confirme la règle.

P. C. Pas du tout. Vous savez, quand j'ai dit à mon père que j'allais devenir photographe spécialisé dans les news et la guerre, il m'a dit : « Ah bon, tu veux être fauché toute ta vie ? » Et c'était en 1968 ! La crise du photoreportage, cela fait quarante ans qu'on me bassine avec !

VSD. Donc tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes en guerre.

P. C. Vous savez, au premier obus qui tombe, il y a déjà la moitié des

apprentis reporters qui se barrent. Ensuite, s'il y a des blessés, l'autre moitié défile. Seuls restent les pros et ceux qui ont vraiment la niaque.

VSD. Est-ce que vous pensez qu'un jour il y aura des drones pour remplacer les photoreporters ? Par exemple dans les zones de conflit.

P. C. Non. Ce ne seront toujours que des images d'une armée. Une petite partie de la réalité.

VSD. Cela pourrait être la version déshumanisée du journalisme.

P. C. Non, il faut un être humain pour raconter l'histoire des hommes. Moi je peux rencontrer demain le successeur de Ben Laden et, si ça se trouve, je le trouverai super-sympa. C'est un drone qui va dire ça ? Non. Moi je pourrais dire : « C'est notre ennemi, mais il a lu tout Victor Hugo ! »

VSD. Est-ce que le journalisme « embedded » – comme en Irak avec l'armée américaine –, c'est encore du journalisme ?

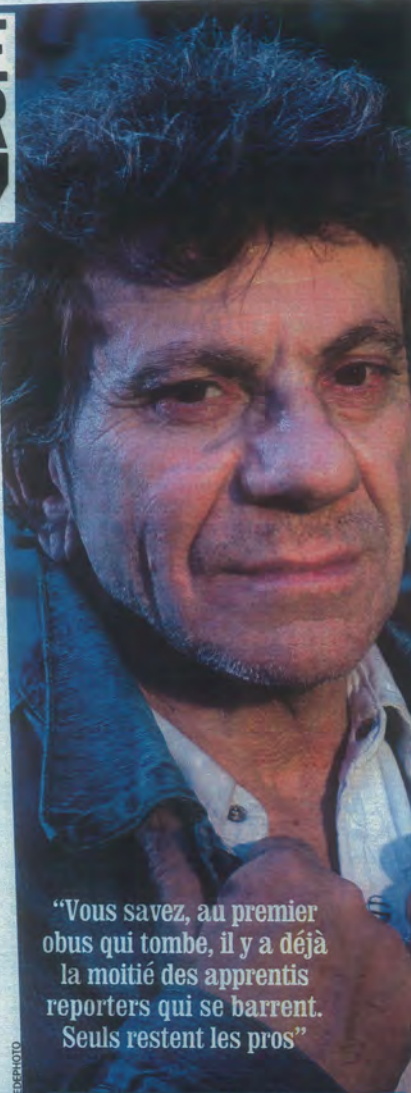
P. C. Je ne vois pas la différence avec les autres guerres. Au Vietnam, je ne pouvais pas aller avec les Nord-Vietnamiens, il fallait une carte du parti communiste depuis plus de dix ans, donc j'étais avec les Américains. Et en Irak, j'aurais dû aller avec les barbus ? Impossible. Donc je suis retourné avec les Américains. Bon d'accord, ils m'ont cassé les couilles, mais au moins eux ils ne me les ont pas coupées. Je fais mon métier, quoi. (Rires.)

VSD. Vous n'en rajoutez pas un peu dans le côté vieux baroudeur ?

P. C. Une fois, j'avais pris un coup de couteau et une fille trouvait ça super-sexy. Je lui ai dit : « Tu veux que je te fasse la même cicatrice ? Je t'ouvre la gueule en deux, c'est ça ? » Car c'était tout sauf sexy : la moitié de la joue paralysée, l'œil infecté et en plus une dent qui tombait, tu vois le portrait ?

VSD. Et pourtant je suis sûr que vous avez réalisé des autoportraits.

P. C. Rien à foutre. Moi, ce qui m'intéresse, ce sont les autres. ■



« Vous savez, au premier obus qui tombe, il y a déjà la moitié des apprentis reporters qui se barrent. Seuls restent les pros »

Signes particuliers

Il a arrêté l'école en classe de troisième

- Fils du grand reporter Jean-François Chauvel
- Grand-père ambassadeur à Londres
- Neveu de Pierre Schoendoerffer
- Pour lui une photo : c'est 90 % d'emmerdements et 10 % de moments glorieux
- N'aime pas entendre ceux qui disent : « Je savais pas »
- Aurait rêvé d'être un corsaire
- Aime la phrase de Surcouf : « Chacun se bat pour ce qu'il n'a pas »
- A reçu le prestigieux World Press pour ses photos
- Souvenir d'enfance : un bol de crème à la vanille
- Publie *Les Pompes de Ricardo Jesus*, ed. Kero

F. BELKACEM



Photo G.B.

Patrick Chauvel. Combattant de l'image

En éprouvant, depuis 40 ans, ses boîtiers sur tous les conflits du monde, Patrick Chauvel est devenu le plus mythique des photographes de guerre français. Ce trompe-la-mort, âgé de 63 ans, auteur de clichés toujours au plus près du tumulte des combats, dédié son dernier ouvrage, « Les pompes de Ricardo Jesus » à son oncle, décédé cette année, Pierre Schoendoerffer.

Votre dernier livre se concentre sur les révoltes qui ont agité l'Amérique centrale dans les années 1980. Pourquoi avoir choisi cette période ?

Quand j'étais en Libye, j'ai repensé au « printemps latino » qui était fini. Je trouvais intéressant de revenir sur cette période, comparable au « printemps arabe » d'aujourd'hui. J'avais aussi envie de faire revivre les personnages incroyables que j'avais rencontrés. Pour écrire, j'ai feuilleté mes photos. Une photographie, c'est comme un parfum : on revit immédiatement la situation, les événements. C'est comme lorsqu'on tombe sur la photo d'une ancienne fiancée, les souvenirs resurgissent immédiatement.

Vous décrivez des scènes violentes avec une certaine légèreté et dérision. Pourquoi ?

Au retour des guerres, lorsque je rentre à Paris et raconte ce que j'ai vécu à mes potes, j'essaie toujours de le faire avec humour. C'est indispensable : ça passe mieux, les gens rient et, après coup, ils se rendent compte de l'horreur des histoires. L'humour rend les gens perméables, ça les interpelle, ça les fait rentrer dans l'histoire.

Est-ce que la relative insouciance des Français vous choque lorsque vous rentrez d'une guerre ?

Lorsque j'ai commencé, oui, j'étais en colère. Mais, avec le temps, on comprend que c'est une attitude normale. Je ne pense absolument pas qu'en France, les gens vivent dans un cocon. Bien sûr, ici, on ne connaît pas la guerre mais pas

mal de gens crévent de faim. J'ai pas mal d'amis qui galèrent. L'insouciance n'existe que dans un certain milieu, déconnecté des réalités.

Lorsque vous accompagnez des combattants, il semble que vous dépassiez le simple rôle de témoin, que vous combattiez à leurs côtés...

Oui, d'une certaine manière, tous les reporters de guerre « combattent » aux côtés de ceux qu'ils suivent. C'est humain : tu finis toujours par sympathiser avec ceux avec qui tu subis des situations difficiles, même si tu ne partages pas leurs opinions. J'étais, par exemple, avec les Serbes pendant le siège de Sarajevo. Leurs leaders étaient des porcs mais les combattants, pris individuellement, étaient des petits gars âgés de 20 ans, souvent attachants. C'est important de voir les deux côtés du conflit : la détermination qui habite les gens qui luttent, quelles que soient leurs convictions, m'intéresse toujours.

On le voit en Syrie, de plus en plus d'images amateurs affluent des pays en guerre. Qu'est-ce que cela change à votre métier ?

À Homs, aujourd'hui, c'est la Fnac... Les combattants ont les mêmes caméras que moi ! Je pourrais presque y aller sans matériel. Mais il est toujours fondamental de vérifier les sources d'informations. Lorsque j'ai commencé, les militaires ne percevaient pas bien quel était notre rôle. Après, ils ont su l'importance des journalistes sur l'opinion. Désormais, ils en savent trop. On ne sait plus quand ils sont naturels ou quand ils se ser-

vent de nous. On sait pourquoi on nous empêche de nous rendre à certains endroits mais il faut aussi se poser la question de pourquoi on nous laisse, dans certains cas, photographier ou filmer.

Vous avez été blessé de très nombreuses fois mais vous êtes toujours vivant. Cela relève uniquement de la chance ?

Au début, quand j'avais 18 ans, c'était évidemment de la chance. Mais, très vite, ça devient de l'expérience. On sait, par exemple, qu'il ne faut pas rester positionné trop longtemps au même endroit. On développe un instinct presque animal du danger. Mais on n'est jamais à l'abri : Rémi Ochlik, un photographe français très jeune, est mort en même temps que l'Américaine Marie Colvin qui, elle, avait une grande expérience du terrain... il n'y a pas de règle.

À vous lire, il semble que le fameux « âge d'or » du photojournalisme n'a jamais vraiment existé...

En 1968, quand j'ai dit à mon père que je voulais être reporter de guerre, il m'a dit : « Tu veux être pauvre toute ta vie ? ». Évidemment, il existe une crise de la presse, les journaux ont moins de budget mais il y a plus de titres. Je pense que c'est même plus facile de vivre de la photo aujourd'hui qu'avant. Ce qui change, c'est que c'est justement devenu un métier alors qu'avant, c'était une façon de vivre.

PROPOS RECUEILLIS PAR GLEN RECOURT

De Bob Marley à Pierre Schoendoerffer

Vietnam, Tchétchénie, Iran, Afghanistan, Liban, Cambodge, Syrie : de toutes ces guerres, Patrick Chauvel a ramené des clichés saisissants, pas mal de blessures et une foule de souvenirs. Dans « Les pompes de Ricardo Jesus », le lecteur croise Marguerite Yourcenar sur un paquebot caribéen, Raymond Barre se languissant au bord d'une piscine guyanaise, des mercenaires anglais peu fréquentables, des agents de la CIA grimés en journalistes ou encore une révolutionnaire aux charmes envoûtants...

On partage également des moments intimes avec l'oncle de Chauvel, Pierre Schoendoerffer, ou avec le pape du reggae, Bob Marley.

Bob Marley

Parti en Jamaïque couvrir les violences préélectorales en 1980, le photographe se met en tête de rencontrer Bob Marley. Adresse trouvée, après

avoir frappé poliment à la porte et demandé à voir la légende du reggae, un rasta ouvre : « C'est moi, je suis le king ». Comprenez, en toute modestie, Bob Marley lui-même. Ce à quoi notre photographe répond : « Ouais, c'est ça et moi, je suis la reine d'Angleterre »... Pas très physionomiste, le reporter.

« Il ne m'en a pas tenu rigueur. J'ai passé une dizaine de jours chez lui : c'était une grande villa où vivaient plein de gens. J'ai pas mal sympathisé avec Marley. On a comparé nos cicatrices. Mais, derrière les sourires, c'était quelque chose d'extrêmement dur. Quand je l'ai rencontré, il était en permanence armé ».

Pierre Schoendoerffer

Le livre s'ouvre sur le souvenir d'un moment passé dans la maison familiale nichée sur les bords de l'Odé, près de Combrin, dans le Finistère.

« Ma famille est issue de la petite noblesse bretonne. Cette maison de famille, je m'y rends à chaque fois que je veux me reposer ou lorsque je suis blessé lors d'un conflit », explique celui qui parle fréquemment de « sa » Bretagne. En 1980, justement, Patrick Chauvel est toujours en convalescence, six ans après une grave blessure reçue au Cambodge.

Ce souvenir est surtout un hommage, tout en retenue, rendu à son oncle, le journaliste et réalisateur Pierre Schoendoerffer, décédé en mars 2012. « Quand Pierre est mort, j'étais à l'hôpital avec lui, je lui tenais la main. Je voulais lui rendre hommage car c'est lui qui m'a, en partie, donné envie de vivre cette vie. Ces pages, c'est un clin d'œil à la mort, à ce que me disait Pierre, aux embuscades sous forme de jeux que nous faisons tout le temps. Il adorait jouer. C'était toujours le préambule à des questions plus profondes ».



La guerre dans le viseur

A 63 ans, Patrick Chauvel, légende vivante du photoreportage, continue de parcourir la planète d'un conflit à l'autre. Dans son nouveau livre, il revient sur les révolutions sud-américaines des années 80. **PAR VLADIMIR DE GMELINE**

Quand le photoreporter Patrick Chauvel a monté sa société de production, son banquier lui a proposé de la baptiser « Agios ». Il y a de quoi : « Financièrement, je n'ai jamais eu deux années tranquilles devant moi. Je n'ai pas acheté d'appartement, ma moto a 30 ans et ma voiture, 40 ! » Ça ne l'angoisse pas, mais ça peut l'énerver. Surtout quand le manque d'argent le cloue au sol alors qu'un conflit éclate à l'autre bout du monde. Visiblement, il n'a toujours pas digéré d'avoir raté la chute de Saïgon... Depuis, il s'est rattrapé.

Les rides se sont creusées, le cheveu noir a blanchi, mais il est toujours là. Avec des bouts d'intestin en moins

et des éclats dans la colonne vertébrale :

« Comparé à d'autres, j'ai de la chance, rien ne m'empêche de continuer. » Quarante ans qu'il couvre toutes les guerres, toujours comme photographe indépendant. C'est pendant le siège de Grozny, en Tchétchénie, qu'il s'est mis à la

caméra. Les premières images qu'il y a faites – la traversée au pas de course du pont qui formait le seul lien avec le monde extérieur, rythmée par le claquement sec des balles russes et sa respiration haletante – ont servi de scène inaugurale à son documentaire, *Rapporteur de guerre*. Tout y était dit, de l'intensité et du danger, de la solidarité avec le rebelle qui courait

devant, de l'engagement nécessaire pour témoigner au plus près.

Dans son premier livre*, il a raconté ses années d'enfance, bercées par les récits de son père, le reporter Jean-François Chauvel, et de son oncle, l'écrivain et cinéaste Pierre Schoendoerffer. A la maison, on croisait Joseph Kessel et Jean Lartéguy. Forcément, un jour, le jeune garçon a voulu, lui aussi, tester son courage. La guerre des Six-Jours d'abord, en 1967, avec un Nikon offert par l'auteur du *Crabe-Tambour*. Les photos qu'il ramène sont floues mais qu'importe, il a chopé le virus. Vietnam, Cambodge, Iran, Irlande, Liban, Sierra Leone, Haïti, Bosnie, il est allé partout, se forgeant une réputation de trompe-la-mort. Il est pris en otage,

blessé, se retrouve face à un peloton d'exécution, coule avec des boat people. Ses reportages sont publiés dans les plus grands titres de la presse internationale, *Time*, *Stern*, *Paris Match*, *Life* ou *Newsweek*.

C'est en couvrant l'année dernière la révolution libyenne

que lui est venue l'idée de son nouveau livre, *Les Pompes de Ricardo Jesus* : « L'enthousiasme des printemps arabes m'a rappelé celui des printemps sud-américains. » Cela donne un passionnant récit dans lequel les aventures s'enchaînent, du Salvador à Cuba, du Nicaragua au Suriname, à dos d'âne avec des guérilleros dépenaillés, au cœur de la jungle avec des merce-

Trompe-la-mort. Patrick Chauvel a commencé le photoreportage pendant la guerre des Six-Jours, en 1967, avec un Nikon offert par le réalisateur du « Crabe-Tambour », son oncle Pierre Schoendoerffer.

naires anglais. Il y a des événements inattendus – l'assassinat de l'archevêque Romero en plein office, une baignade matinale avec Bob Marley –, des histoires d'amour et d'amitié : « Il y avait quelque chose de joyeux au milieu de toute cette violence. Aujourd'hui, dans le monde arabe, il est beaucoup plus dur de décompresser, il n'y a pas d'alcool et les femmes sont cachées... »

« Je ne lâcherai pas »

Certains jeunes photographes sont venus au métier à la lecture de son premier livre. Lui qui a dû faire le deuil de son maître, Pierre Schoendoerffer, récemment disparu, Patrick Chauvel se retrouve aujourd'hui investi du rôle de grand ancien.

La roue tourne. Il se souvient d'avoir croisé en Libye, au bord d'une route, un de ces garçons pleins d'audace et d'enthousiasme : « Je regardais le désert, il me parlait, je n'écoutais pas trop, et puis ce qu'il m'a dit m'a touché, il y avait quelque chose de presque romantique dans sa vision du métier. Cela m'a rendu optimiste, je me suis dit : "Tiens, la relève est là..." » Quelques mois plus tard, Rémi Ohlick, 28 ans, était tué dans un bombardement à Homs, en Syrie. C'est vers ce pays déchiré que veut maintenant s'envoler Patrick Chauvel : « Tant que le corps suivra, je ne lâcherai pas l'affaire. » ■

* « Rapporteur de guerre », Oh ! Editions.

Les Pompes de Ricardo Jesus, éd. Kero, 331 p., 21,80 €



DU VIETNAM À LA LIBYE

Profession : « rapporteur » de guerre

Patrick Chauvel a passé sa vie à la guerre. « Quarante ans... Aucun militaire n'en fait autant ! » lâche ce photographe de choc. Il a couvert les conflits de la planète, depuis la guerre du Vietnam, où il débarqua à 18 ans, à la révolution libyenne de 2011. Mais

Patrick Chauvel possède également une plume acérée qu'il trempe tour à tour dans l'humour et la tragédie. Dans son troisième livre, *Les Pompes de Ricardo Jesus**, il nous entraîne dans une Amérique centrale à feu et à sang. Une chronique dramatique et parfois cocasse, à lire comme un roman d'aventures. Blessé à maintes reprises, il porte dans sa chair les stigmates de son engagement professionnel. Son moteur ? Le souci de raconter l'Histoire en marche et

montrer la guerre, au plus près du terrain. « L'adrénaline aussi, bien sûr, avoue-t-il, mais pas seulement... » Il est entré dans le métier sous le patronage de journalistes et baroudeurs de haut vol : son père, Jean-François, et ses amis Joseph Kessel, Lucien Bodard, Jean Lartéguy ou Pierre Schoendoerffer, son oncle. « Ils m'ont transmis des principes : ne pas mentir, ne pas provoquer, ne pas payer... Mesurer l'ampleur de ce qu'on raconte, évaluer l'impact d'une image. Il faut tout photographier... mais pas nécessairement tout montrer immédiatement. »

J.-C. M.

*éd. Kero, 2012, 331 p., 21,90 €.



BON anniversaire à

Gwyneth Paltrow, 40 ans
le 27.
Elle nous donne rendez-vous en 2013, dans *Iron Man 3*.

Jimmy Connors, 60 ans,
le 2.
fameux joueur de tennis américain.



Henri Sannier, 65 ans
le 7.
Une balade à vélo pour fêter ça ?

Notwenn Leroy, 30 ans
le 28.
De nouvelles ritournelles bretonnes en cadeau ?

Denise Fabre, 70 ans,
le 5. Ça mérite bien un grand fou rire !



Et aussi... à Spontex.
Créée en 1932, l'entreprise doit son nom à l'association de *sponge* (« éponge » en anglais) et *textile*. Qui ne se souvient pas de Gratounett ?

26 culture **match**
Livres

PATRICK CHAUVEL L'HYMNE À LA VIE

Le photographe publie ses carnets de route loin des sentiers battus. Réjouissant!

par Régis Le Sommier

À quoi sert le livre de Patrick Chauvel? Surtout pas à nous redire qu'il a passé sa vie à photographier la guerre et la mort, qu'être photojournaliste c'est le plus beau métier du monde, etc. Non. Tout ça, on le sait déjà. L'auteur de « Rapporteurs de guerre » et de « Sky » nous l'a expliqué tant de fois, avec le côté cash et l'humour qui le caractérisent. Cette fois-ci, c'est le grand trésor d'écriture le reportage que Chauvel nous dévoile. Ce n'est pas ce qu'on écrit ou photographie qui importe en fin de compte, mais ce qu'on vit en reportage. C'est ça qui fait le sel de ce métier. Le plus important est ce qui se passe quand on ne prend pas de photo, qu'on troque la plume contre un joint, l'objectif contre une margarita.

La chose publiée est périssable. Les rencontres, elles, en revanche, sont éternelles. Chauvel nous dévoile les quiproquos, les échappées belles et les erreurs d'aiguillage qui mènent aux beaux personnages. Parfois c'est un petit rien qui déclenche tout. Ainsi, à travers une discussion avec une femme de ménage salvadorienne, Patrick apprend l'existence de Mgr Romero. Privilège de nos professions, il décroche pour le Salvador sur les traces de l'archevêque rouge jusqu'à assister à son assassinat au moment où il célèbre la messe, le 24 mars 1980.

Patrick Chauvel trop

Sur une plage, Bob Marley l'interroge sur ses cicatrices



souvent n'est présenté que comme un baroudeur. En fait, dans son itinéraire, le danger est permanent, certes, mais la chaleur des rencontres, le bien-être éphémère, c'est cela qui le motive. Chauvel ne pose jamais son sac, le titre de son livre parle justement de « pompes », celles de Ricardo Jesus, son nom d'emprunt nicaraguayen sous lequel il effectue sa course éperdue à travers l'Amérique centrale.

La guerre est là, évidemment. C'est du Chauvel, quand même. Elle culmine, au sommet de l'aventure comme un kick de méthamphétamine. Qui a connu la première grande montée d'adrénaline des balles qui sifflent passe sa vie à vouloir la revivre, tout en sachant par-dessus soi qu'il ne vivra jamais quelque chose d'aussi bon. Les guerres d'illent et elles vous consomment. Ensuite, il reste les mots, la transmission, la noblesse du métier, le

Correspondant de guerre, j'ai mené une existence truffée de rencontres (Bob Marley, ci-dessus) et d'événements (les sandinistes au Nicaragua).



« Les pompes de Ricardo Jesus », de Patrick Chauvel, éd. Kero, 331 pages, 21,90 euros.



bonheur de se savoir peu nombreux à l'exercer, et les cicatrices, ses fameuses cicatrices sur lesquelles le chanteur Bob Marley l'interroge alors qu'ils se baignent tous les deux sur une plage de Jamaïque. Là encore une rencontre, et un fabuleux reportage, mais d'abord une rencontre.

Croire en ses intuitions, peser les choses et avancer, partir loin pour revenir puis repartir. La vie comme la succession des histoires des autres, un enchaînement de circonstances, une multiplication des hasards au point qu'ils finissent par ne plus en être. La mort est là, planquée au tournant. Chauvel a depuis longtemps éprouvé son capital chance. Qu'importe, il continue. Il était en Libye au printemps dernier. Je me souviens d'un papier sur lui qui avait attiré mon œil de jeune pigiste à Paris Match. Il avait pour titre : « Patrick Chauvel, le jour où un prêtre m'a donné l'extrême-onction ». A lire « Les pompes de Ricardo Jesus », qui pourrait douter qu'il est béni des dieux? ■

PARIS MATCH VOUS PROPOSE DE REVOIR « APOCALYPSE »

Ceux qui font vu sur France 2 en septembre 2010 s'en souviennent encore. « Apocalypse » est une leçon d'histoire pas comme les autres. Pour raconter la Seconde Guerre mondiale, les réalisateurs Isabelle Clarke et Daniel Costelle sont partis à la recherche d'images d'archives qu'ils ont ensuite colorisées. Ça donne à leur film un réalisme osant, une violence aussi ; c'est une nouvelle manière de raconter le conflit. Paris Match a décidé de vous permettre de revoir cette série documentaire de six épisodes en trois DVD. Le premier DVD de cette collection vous sera proposé dès le 24 mai.

Pour 4,95 euros seulement vous pourrez acquies avec votre magazine la première partie de cette saga trépidante exemplaire.

